

La recherche archéologique. Moyens et méthodes

Jean Paul Demoule

Citer ce document / Cite this document :

Demoule Jean Paul. La recherche archéologique. Moyens et méthodes. In: Revue archéologique de l'Oise, n°7, 1976. Les premiers agriculteurs et les Ages des Métaux en Picardie. pp. 4-7;

doi : <https://doi.org/10.3406/pica.1976.1054>

https://www.persee.fr/doc/pica_0752-5648_1976_num_7_1_1054

Fichier pdf généré le 23/04/2018

LA RECHERCHE ARCHEOLOGIQUE MOYENS ET METHODES

par Jean-Paul DEMOULE

Leur passé, tel qu'il est présenté aux habitants de la Picardie par cette étude et l'exposition qui l'accompagne, « Les premiers agriculteurs et les Ages des métaux en Picardie », leur apparaîtra sous un jour à bien des égards neuf et différent. L'archéologie s'est en effet, et particulièrement en Picardie, profondément transformée, dans ses buts, ses méthodes et ses moyens, au cours des dernières années. Mais l'image que l'on en conserve, et que véhiculent encore manuels scolaires et certains ouvrages de vulgarisation, perpétue un état antérieur, celui des découvertes spectaculaires d'objets rares, comme celui de l'accumulation patiente et dominicale d'objets préhistoriques dépourvus de signification et trouvés au hasard des promenades. C'est pourtant dans les carrières de Picardie que naquit la Préhistoire, comme l'on sait, avec la découverte scandaleuse, par Boucher de Perthes d'abord, que l'homme avait existé bien avant la date que lui assuraient les Ecritures.

Mais si l'on sait cela, et si l'aspect des « coups de poing » ou bifaces paléolithiques, ces gros outils de pierre taillée qui remontent à 200 000 ans, est familier, on sait beaucoup moins que bien des civilisations ont apparu et disparu depuis lors, jusqu'à la conquête romaine qui apporta, avec César, les premiers textes écrits sur la Gaule, passage de la préhistoire à l'histoire.

Deux révolutions, les plus importantes sans doute que l'humanité ait jamais vécu avant l'époque industrielle, se sont pourtant déroulées dans ces temps obscurs : la naissance de l'agriculture et de la sédentarisation (période néolithique), apparues au Proche-Orient vers le 10^e millénaire, tout de suite après la dernière période glaciaire, et qui atteint la Picardie vers — 4 000 av. J.-C. ; puis l'apparition de la métallurgie, et, avec elle, de la surproduction, de la guerre, de l'écriture, de la spécialisation du travail et des sociétés hiérarchisées, au cours du troisième millénaire (Age du Bronze, puis Age du Fer).

Mais les conditions concrètes, en Picardie, de ces faits de civilisation généraux à toute l'Europe, n'ont été que très progressivement et très tardivement mises en lumière, pour des raisons qui tiennent à l'histoire

des recherches. Au XIX^e siècle en effet, la profession de chercheur, et notamment en archéologie, n'était pas une raison sociale, et les recherches étaient le fait, soit d'universitaires, soit d'érudits, fortunés ou non. Les premiers, obnubilés par leur culture classique, ne voyaient d'archéologie digne de ce nom qu'en Grèce, en Italie ou en Orient ; aussi délaissèrent-ils le sol « national », et cette tradition est encore vivace. Seules les recherches paléolithiques ont fini par acquérir un certain droit de cité universitaire, quoique marginal, par leur proximité avec des sciences confirmées (géologie, paléontologie), et par les vestiges particulièrement spectaculaires (grottes peintes du Périgord, terrasses et gisements de la vallée de la Somme) qui ont été trouvés en France, au point que la plupart des civilisations paléolithiques du monde sont dénommées d'après des sites français. Cette archéologie « nationale » est née significativement en dehors de l'université humaniste, à l'époque de l'éveil des nationalités dans toute l'Europe, sous le Second Empire autoritaire, nationaliste et populaire. C'est Napoléon III lui-même qui la « lança », faisant fouiller Alésia, la forêt de Compiègne et les cimetières gaulois de Champagne, fondant le Musée des Antiquités Nationales à Saint-Germain-en-Laye, posant la première pierre du Musée de Picardie à Amiens (où l'on peut toujours y voir sa truelle et son auge), à la recherche d'une identité, d'une idéologie nationale, qui vit naître le mythe nationaliste de Vercingétorix et des Gaulois braves, batailleurs et disciplinés. L'archéologie nationale connut alors un grand essor, comme en témoigne la multiplication des sociétés savantes locales et de leurs revues, dans la seconde moitié du XIX^e et la première du XX^e siècle. La valeur de leurs travaux tenait à la valeur individuelle de leurs membres, au hasard de leur formation et de leur expérience. Déchelette lui-même, auteur d'un « Manuel des Antiquités préhistoriques, celtiques et gallo-romaines », qui parut en 1914 et n'a toujours pas été remplacé, était un industriel roannais.

Mais l'évolution de la société industrielle, scandée par la Première Guerre mondiale, fit disparaître presque entièrement cette catégo-

rie d'érudits, et avec eux leurs sociétés et leurs recherches. De ces temps, la préhistoire et la protohistoire picarde retiendront les noms de Dom GRENIER, V. COMMONT, l'Abbé M. BREUIL, C. PICARD, O. VAUVILLE, Ed. FLEURY, H. JOULLIE, F. MOREAU, M. HEMERY, pour ne citer que les principaux.

Mais au cours des deux ou trois dernières décades, la relève scientifique, dans des conditions sociales et économiques transformées, s'est faite peu à peu, en s'accéléralant, issue en Picardie d'initiatives individuelles et administratives disparates, tâtonnantes, et finalement convergentes. Il y eut la mise en place d'un « Service des Fouilles », chargé de la surveillance des découvertes et des fouilles archéologiques (actuellement relevant du Secrétariat d'Etat aux Affaires Culturelles), crée pendant la dernière guerre, à un moment où, comme l'a reconnu un de ses responsables, les archéologues français devaient bien se résoudre à ne fouiller qu'en France ; ce service, tard venu, est encore bien loin d'égaliser ceux des pays européens voisins — il n'emploie, pour les trois départements picards, que trois personnes à pleintemps — et sa réforme est, cette année, à l'ordre du jour. Il y eut la mise en place d'un corps de chercheurs professionnels, le Centre National de la Recherche Scientifique (C.N.R.S.) ; mais les chercheurs affectés aux « Antiquités Nationales » sont presque entièrement absents dans la moitié Nord de la France, et totalement en Picardie, au profit écrasant d'un Sud aux vestiges plus « classiques », en vertu de cette tradition quasi « coloniale » évoquée plus haut. Aussi d'autres organismes publics ont pris l'initiative d'apporter des ressources nouvelles, tels le Centre d'Etude Technique de l'Equipement de Nord-Picardie, ou l'Office Départemental du Tourisme de l'Aisne, ou le Centre de Recherches Protohistoriques de l'Université de Paris I.

Ces initiatives n'auraient certes pas vu le jour si elles n'avaient été comme le relais et l'amplificateur de recherches bénévoles accomplies dans des conditions souvent très difficiles. Ainsi, entre autres, les spectaculaires découvertes aériennes de R. AGACHE dans toute la Picardie, les fouilles de né-

croques gauloises par G. LOBJOIS dans l'Aisne, les recherches sur les habitats néolithiques de la vallée de l'Aisne par M. BOUREUX, ou les nombreux sauvetages du Centre de Recherches Archéologiques de la Moyenne Vallée de l'Oise. C'est sans doute ce qui vaut à l'archéologie picarde son actuel dynamisme, entre la sclérose scientifique qui a fini par frapper certains domaines bien dotés de l'archéologie professionnelle, et le désert humain, matériel et intellectuel qui règne dans bien d'autres. Equilibre précaire, il est vrai, comme celui de toute œuvre collective, et bien insuffisant encore, devant l'ampleur de ce qui est quotidiennement détruit du « patrimoine » archéologique.



Fig. 1 - Fouille de sauvetage dans une ballastière.

Collective, l'archéologie elle aussi l'est donc devenue, à mesure que son niveau d'exigence scientifique s'est accru, et qu'elle nécessitait des compétences de plus en plus variées. Et de même que l'archéologie a cessé d'être un plaisir solitaire, l'objet solitaire a cessé de l'intéresser. Très liée autrefois à l'histoire de l'art, puisqu'elle est née dans les collections, et ne s'intéressant alors qu'aux « chefs d'œuvre », elle s'occupe maintenant des sociétés et des modes de vie. Tout vestige mérite alors intérêt, et la fouille n'est plus la redécouverte d'un objet disparu et oublié, mais la destruction de vestiges de tous ordres dont le nombre, les relations, la disposition, la répartition témoignent de la manière dont ils ont été abandonnés, donc de la manière dont vivaient ceux qui les ont laissés. Ces observations demandent une minutie et des techniques qui ne s'improvisent pas : quadrillage topographique du terrain, outillage de fouille spécialisé, prélèvements de terre, photographie, dessin, moulages, consolidation sur place des vestiges, etc. Mais ces techniques elles-mêmes doivent être subordonnées à un but déterminé : la précision peut aller jusqu'à l'infini, et ne dépend que de ce qu'on cherche, et de l'urgence de la fouille. On peut fouiller les pièces d'une ferme gauloise ou gallo-romaine comme une ca-

bane paléolithique, si l'on pense pouvoir retrouver des objets restés en place, et en tirer des déductions sur l'organisation de l'espace domestique. Mais on doit prendre garde à ne pas recueillir une information trop limitée, événementielle, et même tellement abondante qu'on ne peut plus rien en faire, tandis qu'on se prive d'une information plus large, indispensable à la compréhension de phénomènes sociaux plus importants, et qui nécessitent des techniques de fouille plus rapides. Pour comprendre la structure sociale, voire politique, d'un village néolithique, il est nécessaire de fouiller l'ensemble du village, afin de comparer les maisons entre elles, leurs particularités, leurs dispositions respectives ; et le décapage et la gestion de grandes surfaces de fouille nécessitent des moyens adaptés, engins mécaniques compris. Ce n'est pas la minutie qui est la garantie d'une fouille scientifique, mais la cohérence de la « stratégie » de fouille au regard des objectifs visés. Car il n'y a pas d'« objectivité » de la découverte archéologique : on ne découvre qu'en fonction de ce qu'on s'attend à trouver — matériellement et intellectuellement — et par rapport aux moyens qu'on se donne.

Cette stratégie devrait présider aussi au choix des sites à fouiller. Les sites sont repérés par différentes méthodes de prospection : électrique ou électro-magnétique au sol, par repérage des différences de conductibilité du sous-sol en fonction des anomalies (fosses, murs) qu'il contient ; aérienne, par repérage photographique (au besoin en infra-rouge) des différences que des structures enterrées font apparaître dans la vitesse de croissance des cultures ou de séchage du sol humide ; géothermique, par enregistrement aérien des différences de chaleur dans le sol. Mais aussi, plus terre-à-terre, surveillance inlassable de toutes les « agressions » dont le sous-sol est victime : sablières, fondations, autoroutes, labourages profonds, canalisations, etc, qui nécessitent peu de moyens mais beaucoup de monde, et qu'une formation appropriées



Fig. 3 - Surveillance des travaux de dragage de l'Oise.

des responsables de ces destructions faciliterait. Ce sont l'abondance de ces découvertes fortuites, malgré le nombre des sites connus par prospection, qui interdit la plupart du temps, et en Picardie aussi, de choisir un ou plusieurs sites appropriés à une recherche scientifique donnée, mais contraint à n'accomplir que des sauvetages, dans des conditions souvent désastreuses.

Mais la fouille n'est finalement qu'une partie de la démarche archéologique, la moins importante en durée. L'interprétation proprement dite des résultats est autrement complexe, au point que nombre de fouilles restent inédites ou



Fig. 2 - Grand décapage sur un chantier de fouille de la Vallée de l'Aisne.

sommairement publiées. Le gain en précision s'est traduit par un envahissement de moins en moins contrôlable de l'information, au point que des fouilles étendues se passeront de plus en plus difficilement d'une gestion sur ordinateur. Déjà, depuis deux ans et pour la première fois en France, l'information recueillie sur le site néolithique de Cuiry-lès-Chaudardes (Aisne) est stockée sur ordinateur et traitée au fur et à mesure depuis la fouille, au moyen d'un terminal situé à proximité.

La solution informatique n'en est une que si le matériel a été auparavant décrit d'une manière adéquate, et ce lien indissociable entre fins et moyens se retrouve dans l'utilisation de toutes les sciences dites « auxiliaires » de l'archéologie, qui ont ouvert de nouvelles possibilités d'investigation : palynologie, étude des pollens conservés dans la terre depuis des millénaires, qui renseigne sur les espèces végétales et leurs proportions au temps des vestiges fouillés ; malacologie, étude des coquillages microscopiques du sol, dont les espèces varient en fonction du climat et de la couverture végétale ; sédimentologie, étude du sol lui-même, de la taille et de la forme de ses éléments physique et de sa composition chimique, révélant les transformations qu'il a subies. Analyse physique et chimique

des objets fabriqués par l'homme, poterie (céramologie), métal (métallographie) ou pierre (pétrographie), qui renseigne sur la technologie préhistorique, l'origine des matériaux, les traces d'utilisation des outils, etc. Il existe aussi de nombreuses méthodes de datation, avec leurs marges d'erreur (de un à plusieurs siècles pour la période qui nous occupe) : par mesure de la radio-activité des corps organiques (os, charbons de bois), qui décroît régulièrement après la mort de l'individu, ou par mesure du processus de dégradation de leurs acides aminés (racémisation) ; par mesure de la direction et de l'intensité du champ magnétique terrestre enregistré par l'argile lors de sa cuisson (thermorémanence), ou par mesure des rayonnements qu'elle a absorbés (thermoluminescence). Cette panoplie, et les retombées archéologiques des découvertes incessantes d'autres sciences, s'accroît régulièrement, mais, là encore, ce recours à des méthodes scientifiques n'est aucunement la garantie de la « scientificité » de l'archéologie, qui ne repose que sur la rigueur des raisonnements archéologiques eux-mêmes. Ces résultats chiffrés ne sont des réponses que s'il y a eu des questions, et le prélèvement à tout hasard d'échantillons divers à fins d'analyses ne saurait suffire à soulager la bonne conscience de son auteur.

Ces raisonnements proprement archéologiques ont longtemps tourné autour de deux méthodes : typologie et chronologie. La typologie est l'art de classer en « types » (types d'outils, de vases, de tombes) les objets découverts, afin de mieux les traiter, comme l'ont fait dans leur domaine zoologues, botanistes ou géologues. A ceci près que les « types » de l'archéologue sont de nature très diverse (deux types de vases peuvent correspondre à deux fonctions différentes, ou à deux époques différentes, ou à des régions différentes), certains peuvent avoir une réelle objectivité, perçue par leurs producteurs disparus (deux fonctions, ou deux ateliers différents), d'autres non (variations insensibles de modes, variantes personnelles), et l'archéologue ne peut le savoir, de même qu'il peut omettre des différences importantes. C'est par tâtonnement que l'on découvrira, lorsque cela a lieu, la signification d'un « type », et c'est cette signification qui est la garantie de la typologie, qui resterait sinon un peu purement gratuit. La chronologie est l'art de distinguer ce qui est plus ancien et ce qui est plus récent, en s'aidant des « types » définis, de la fouille (étude de la superposition ou du recoupement des couches, des structures, dite « stratigraphie »), des méthodes de datations, des importa-

tions d'objets datés provenant de civilisations dont le calendrier est connu, etc.

Ces deux démarches ont été le but presque exclusif des préhistoriens et protohistoriens du XIX^e siècle et de la première partie du XX^e. C'est alors qu'ont été mis au point les systèmes chronologiques, avec leurs sigles (« Hallstatt D3 », « La Tène la »), qui régissent l'archéologie, et les listes de types. Mais on a fini, à juste titre, par reprocher à ces instruments utiles d'être devenu des fins en soi. Il ne suffit pas de classer un objet ou un site dans une « phase » pour s'estimer quitte. L'intérêt s'est enfin reporté sur la société elle-même, visée à travers les objets qu'elle a laissés. Cet intérêt a conduit, on l'a vu, à la fouille ethnographique, plus attentive aux répartitions des objets dans une même couche qu'à la reconnaissance de « types » ou à la recherche de stratigraphies. Ses résultats ont été spectaculaires sur des sites paléolithiques, vestiges de campements éphémères de petites bandes de chasseurs. Mais on a eu trop ten-



Fig. 4 - Emploi d'engin mécanique pour les grands décapages - Vallée de l'Aisne.

dance, en France particulièrement, à généraliser cette approche à des sociétés plus complexes, à étendre à l'étude des phénomènes historiques (évolution économique et sociale, colonisation, influences) le discrédit qui pesait sur la chronologie pure, et à confondre espace domestique et espace social.

De même que les méthodes d'analyse des vestiges avaient recours à des sciences fort diverses, leur interprétation se trouve à la croisée de plusieurs sciences humaines : ethnologie, histoire, sociologie, psychologie, et soumise aux mêmes incertitudes et aux mêmes changements. C'est pourquoi elle est passée progressivement d'une orientation classificatoire (types, phases) à une recherche des structures, « structuraliste ». Actuellement, là comme ailleurs, tend à s'imposer une tendance dite souvent « formaliste », qui s'efforce de « mathématiser » les phénomènes humains, sous formes de lois et de « modèles », d'y poursuivre les raisonnements les

plus rigoureux et les plus contrôlables possibles. Cette tendance rejoint la préoccupation purement gestionnaire et documentaire, qui a débouché sur l'informatique. L'utilisation de l'informatique ne serait pas seulement un moyen de gestion, maniant des statistiques purement descriptives, mais aussi un moyen de raisonnement. Toutefois ces raisonnements, comme ailleurs, reposent sur des hypothèses théoriques : des classifications automatiques permettent de repérer les phases successives d'un cimetière ou d'un village, de savoir si l'habitat a été constant ou interrompu, de distinguer parmi les caractéristiques des objets décrits celles qui dépendent du temps, ou de l'espace, ou de la fonction ; mais cela suppose que ces évolutions ont été très régulières, dans des sociétés en équilibre, et seuls des phénomènes réguliers peuvent être saisis. L'apport de l'informatique aura été en définitive de révéler le vide théorique de l'archéologie : nos idées sur les sociétés préhistoriques reposent sur des comparaisons ethnographiques, à travers des écrits ethnologiques souvent vieillis, sur des textes d'écrivains antiques, voire sur divers préjugés, et parvenir à construire une théorie indépendante est une tâche passionnante, qui n'en est qu'à ses débuts.

Ainsi l'archéologie n'est ni un passe-temps de collectionneur, ni non plus — ce qui reviendrait presque au même — une activité ésotérique accessible aux seuls possesseurs d'un jargon et de techniques spécialisés. L'archéologie est tout à la fois une discipline difficile, où formation et collaboration sont nécessaires, et une discipline importante, décisive pour la compréhension des sociétés humaines : il n'est pas indifférent de retracer le processus par lequel de petites communautés agricoles égalitaires se sont transformées en sociétés hiérarchisées, où le pouvoir, la religion, le savoir ou la guerre sont devenus affaires de spécialistes.

Et la Picardie est peut-être, dans la préhistoire française, une région modèle. La pénurie criante du départ, en moyens comme en hommes, a été surmontée au prix d'entreprises audacieuses, nouvelles, souvent inédites. L'Atlas d'Archéologie Aérienne de Picardie n'a pas d'équivalent en France, et peu en Europe. La création de postes d'archéologues spécialisés dans la surveillance des découvertes, par des organismes chargés du Tourisme (Aisne) ou de l'Équipement (C.E.T.E.), en liaison avec les Directeurs de Circonscription Archéologiques, est une initiative qui a pris valeur de précédent, et que d'autres régions se mettent, lente-

ment, à imiter. Le sauvetage archéologique de la vallée de l'Aisne — menacée de destruction totale par les sablières, l'urbanisation, les routes, et à moyen terme par le canal à grand gabarit — qui a mis en jeu conjointement les Secrétariats d'Etat à la Culture et aux Universités, le Département de l'Aisne, le Ministère de l'Industrie et de la Recherche (D.G.R.S.T.), constitue une « première » nationale. Il a montré aussi qu'on pouvait mener de grands sauvetages archéologiques sans pour autant léser, grâce à une programmation efficace, les entrepreneurs ou les agriculteurs.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que la Picardie préhistorique, presque un désert archéologique depuis les recherches des pionniers d'autrefois, ait vu en dix ans surgir des civilisations entières dont l'existence ne pouvait qu'à peine être soupçonnée. Le rythme des découvertes s'accélère, tragiquement rythmé par les destructions. Et c'est peut-être la dernière leçon à tirer : de toutes les découvertes exposées ici, et présentées dans l'exposition conjointe, pratiquement toutes ont été fouillées dans des conditions anormales d'urgence, et souvent partiellement détruites. Et on peut estimer raisonnablement que 90 % des découvertes archéologiques sont détruites sans que des archéologues aient pu intervenir ou même être prévenus — souvent par méfiance, parfois par vandalisme, mais le plus souvent par ignorance. L'accroissement de l'urbanisation et de l'industrialisation anéantit pour toujours des vestiges qui étaient restés intacts depuis des millénaires. Encore quelques années, et il ne restera plus rien, dans des zones peuplées comme la Picardie, d'un patrimoine dont nous sommes tous comptables. De même que, en

France aussi, les originalités et les traditions régionales ou nationales sont devenues plus sensibles à chacun à l'instant précis où elles allaient disparaître à jamais, il serait tragique que notre prise de conscience de l'intérêt vital qui nous rattache organiquement à notre préhistoire, coïncide avec la destruction aveugle, égoïste et définitive de ce dernier témoignage.

Jean-Paul DEMOULE

(1) Ces résultats, pour la période romaine, viennent de faire l'objet d'une synthèse : Roger AGACHE, La Campagne à l'époque romaine dans les grandes plaines du Nord de la France, dans *Aufstieg und Niedergang der Römischen Welt*, De Gruyter, Berlin-New-York, 1975, T. II, pp. 658-713 avec de nombreux plans groupés en 12 figures, 27 photos hors-texte dont 4 en couleur.

BIBLIOGRAPHIE

Revue spécialisée en archéologie sur la Picardie

- Cahiers archéologiques de Picardie. Antiquités Historiques et Préhistoriques. Publication annuelle (en vente aux directions des Antiquités).
- Revue Archéologique de l'Oise (deux numéros par an). Bibliothèque, Place du Change 60200 COMPIEGNE.
- Cahiers Archéologiques du Nord-Est (deux fascicules par an). 94, rue Léon Blum 02000 LAON.
- Les fouilles Protohistoriques, de la vallée de l'Aisne. Séries de rapports sur l'état des fouilles menées dans cette région.
- Revue du Nord — Publication de l'Université de LILLE III. Sac Postal 18 59650 VILLENEUVE-D'ASCQ. Analyse de publication et quelques articles d'archéologie concernant parfois la Picardie.
- Les Antiquités de Picardie. Bulletin trimestriel de la Société des Antiquaires. Musée de Picardie 80000 AMIENS.

Quelques numéros comportent des synthèses de fouilles et de recherches.

- Bulletin de la Société de Préhistoire du Nord. (Publication de bulletins spéciaux : archéologie aérienne, Paléolithique, Bronze).
- Septentrion (Revue archéologique trimestrielle) 62200 SAINT-MARTIN-LES-BOULOGNE. Contient quelquefois des articles sur la Picardie.
- Quelques Sociétés font paraître régulièrement des articles concernant l'archéologie, comme Documents et Recherches de CREIL ou plus récemment le bulletin de la Société Historique et Géographique du Canton de COUDRAY-SAINT-GERMER (Oise).

Bibliographie sommaire sur les institutions archéologiques

- Rapport J. SOUSTELLE sur l'archéologie et l'anthropologie en France. La documentation Française 121 p. — 1975 — PARIS.
- La recherche archéologique en France. Réglementation — Prescriptions diverses. Ministère des Affaires Culturelles — PARIS, S. d.
- NORMAND F. et RICHARD A. L'Archéologie Française en crise. La recherche, n° 48, Septembre 1974 — pp. 754-762.

Grande Revue de Vulgarisation

- Archéologia — Revue mensuelle — avec dossiers spéciaux tous les deux mois. En vente dans les maisons de la presse.

Bibliographie sommaire sur l'archéologie théorique

- Archéologie et Calculateurs — CNRS — 1971.
- Les Banques de données archéologiques, CNRS — 1974.
- MOBERG A. (1976) Introduction à l'archéologie. Maspero — Coll. « textes à l'appui » (sous presse).

Grandes revues archéologiques Nationales

- Société Préhistorique Française, 16, rue Saint-Martin 75004 PARIS.
- Gallia et Gallia-Préhistoire, 15, quai Anatole-France PARIS.



Fig. 5 - VILLERS-SAINT-SEPULCRE (Oise) — L'allée couverte. Une excursion archéologique au début du XX^e siècle à l'occasion du Congrès de Préhistoire de Beauvais (Photo archives de l'Oise).



Fig. 6 - Les puits à silex de Champignolles (Oise). Visite de l'excursion du Congrès de Préhistoire de Beauvais (Photo archives de l'Oise).